

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 4. Lévis, 30 Novembre 1872. No. 4.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Notre publication.—Douzième entretien sur la famille—Chronique—Monde Religieux—Le Libéralisme—Hôpital du Sacré-Cœur—Eglise de la Bonne Ste. Anne—Faits Divers—Équillon : Germain ou l'Ami du Travail.—Annonces.

Notre Publication.

Que nos abonnés se rappellent que pour avoir part au privilège que nous leur offrons, celui d'une messe par mois, ils devront avoir acquitté leurs ar-rérages et le prix de l'abonnement de la présente année, d'ici à trois semaines. Il ne faut pas non plus oublier le postage, qui nous coûte à nous près de cent piastres. Quand notre abonné est chef de familles, la messe se dit pour tous ceux de sa maison, et si quelqu'un d'entre eux meure dans le cours de l'année, il aura encore part dans le saint sacrifice.

Douzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Second devoir.—L'Instruction.

(Suite.)

Voilà ce que l'expérience de tous les âges a prouvé et prouve encore tous les jours : plus les enfants seront instruits, plus ils auront de ressources pour faire le bien, pour opérer leur salut, pour procurer la gloire de Dieu, si leur cœur a été formé à la pratique de la vertu, à l'amour du devoir ; au contraire, plus ils auront de sciences et de connaissances, plus ils seront mauvais sujets, dangereux, s'ils sont sans religion et sans mœurs. Ainsi, la première de toutes les sciences, la plus importante, celle qui peut tenir lieu de toutes les autres, et que toutes les autres portées au plus haut degré, ne sont pas capables de remplacer, c'est la science de la religion.

C'est donc ici le temps de dire aux pères et mères : n'envoyez jamais vos enfants dans des écoles dirigées par des instituteurs sans foi et sans religion ; car là, tous les dangers se trouvent réunis pour perdre ceux qui doivent vous être plus chers que la vie. Gardez-vous bien encore de confier ces enfants à des instituteurs protestants. Tout bien disposés qu'ils vous paraissent, ils ont une foi différente de la vôtre, et dans l'occasion favorable, ils chercheront à faire prévaloir leur croyance. D'ailleurs, rien comme la société d'enfants protestants ou schismatiques, pour amener l'indifférence en matière de religion ; et c'est déjà un très grand mal.

C'est encore le temps de dire aux instituteurs et à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, à quelque titre que ce soit commissaires d'écoles, inspecteurs etc., qu'ils doivent tous écouter avec

un respect profond, et méditer avec une grande attention les paroles que Jésus-Christ leur adresse dans son St. Evangile : « En vérité, en vérité, je vous le dis, je tiendrai pour fait à ma personne, et je récompenserai amplement tout ce que vous aurez fait pour le dernier des enfants. »

Que tous ceux, religieux ou laïques, qui se consacrent aux importantes fonctions d'instituteurs de la jeunesse, aient toujours sous les yeux la grandeur et la sublimité de leur vocation. Qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont essentiellement les auxiliaires des pasteurs des âmes, et non leurs rivaux, et encore moins leurs antagonistes ou leurs adversaires. Qu'ils comprennent bien qu'ils tiennent dans leurs mains les espérances les plus chères de la famille, de la société, et même de la religion ; qu'ils sont comptables à Dieu, à l'Eglise, aux familles et à la société, de tous les enfants confiés à leur zèle et à leur sollicitude ; qu'ils sont leurs guides naturels. Malheur à ces gardiens de l'innocence, des cœurs et de l'intelligence, s'ils lancent dans une fausse route ceux qui sont confiés à leur garde, et à leur sollicitude ! Jésus-Christ lance un anathème terrible et foudroyant sur tous ceux qui ont la coupable témérité de scandaliser les enfants ; mais cet anathème est encore bien plus terrible, lorsque les scandales arrivent à ces enfants, de la part de ceux qui sont chargés par état, de les porter au bien !

Quand les enfants sont placés dans une bonne école, les parents doivent soutenir l'autorité du maître ou de la maîtresse, engager leurs enfants à les respecter comme eux-mêmes. Qu'ils sont répréhensibles les pères et les mères qui critiquent la conduite des instituteurs, devant les enfants, et qui ont toujours la menace à la bouche ; chaque fois qu'ils apprennent qu'un instituteur a été obligé de sévir et d'imposer une punition. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils prêchent l'insubordination et l'esprit de révolte,

à ceux à qui la soumission est si essentielle, et qu'ils seront les premières victimes de leur imprudence ; car l'autorité d'un maître ou d'une maîtresse détruite, celle des parents ne tiendra pas longtemps.

Des parents prudents, quand leurs enfants font des plaintes sur le compte de leurs maîtres, se gardent d'aborder dans leur sens, et de leur donner, en agissant ainsi, un certificat en bonne et due forme, pour légitimer à leurs yeux toutes les sottises qu'ils pourront faire dans la suite.

Voici un fait venu à notre connaissance, et qui prouve abondamment combien les parents s'aveuglent sur le compte de leurs enfants. Dans un de nos collèges, un élève qui était vraiment insupportable, en conséquence de la mauvaise éducation qu'il avait reçue à la maison paternelle, poussa un jour son professeur à bout, et l'obligea en quelque sorte par son insolence, de lui donner un soufflet. Tout excusable que fut ce professeur, ce mauvais garnement se mit à inventer les cris, et sortit de la classe pour aller porter ses plaintes à sa mère, qui demeurait dans le village voisin. A la vue de son fils qui feint d'éprouver une grande douleur, quoiqu'il n'eût pas la moindre égratignure, la mère imprudente entra dans une grande fureur contre ce professeur et les cheveux tout en désordre, comme une véritable furie, elle accourt au collège, bien décidée à arracher les yeux du bourreau de son fils, si elle peut le rencontrer. Le directeur qui l'aperçut dans cet état, s'empressa de s'enquérir de la cause de son emportement. Quand il eut tout connu, il dit, avec fermeté, à cette mère aveugle : Madame, je savais déjà que vous gâtiez vos enfants, mais je n'aurais jamais cru que vous auriez poussé l'extravagance jusqu'au point de vous faire la risée de tout le canton. Ignorez-vous donc que votre enfant a tous les défauts, et qu'il a fallu à ses professeurs une patience d'ange, pour ne pas l'avoir mis à la porte mille fois pour une.

Allez, mère imprudente, vous ne tarderez pas à recueillir ce que vous avez semé."

Moins de deux ans plus tard, le triste enfant dont il est ici question, abreuvait sa malheureuse mère de chagrin, et la couvrait de déshonneur, et personne n'en était surpris.

Quelle fut bien différente la conduite de ce père dont voici le fait :

Un jour, son fils revient de la classe les yeux rougis par les larmes, la figure tout bouleversée. En l'apercevant, le père lui demande quelle est la cause de son chagrin. « Ne m'en parlez pas, dit l'enfant avec humeur, et surtdut ne me parlez plus d'aller au collège, car vous perdriez votre temps. » — Mais encore, dit le père, qu'est-ce que tu as, et pourquoi ne veux-tu plus aller en classe. — « C'est le tyran que l'on nous a donné pour professeur, qui a voulu me mettre à genoux, et qui s'est permis de me tirer l'oreille. Mais je vous assure qu'il a perdu son temps, et que je l'ai traité comme il le méritait, devant tous les élèves. » — « Tu as eu le courage de faire cela ! et tu as refusé de te soumettre ! c'est bien, va dans ta chambre, et demain matin, nous irons ensemble trouver ton maître, et je lui dirai son fait. » — L'enfant se retira consolé, car il crut que son père allait prendre sa part. Le lendemain, de grand matin, le père et le fils se dirigèrent vers la collège, le professeur fut appelé, interrogé, et après un examen d'un quart d'heure, il fut convenu que ce père et ce fils seraient tous deux introduits dans la classe en présence de tous les élèves. Voici la scène qui eut alors lieu :

Le père après s'être incliné avec respect devant le régent, dit d'un ton grave et respectueux : M. le régent, mon fils que voici, m'a déshonoré hier, en se révoltant contre vous, le représentant de l'autorité, vous qui tenez à son égard, la place de Dieu. Je viens aujourd'hui laver ce déshonneur, et pour y

parvenir, je vous supplie d'infliger au rebel la punition que vous lui aviez réservée, et cela, en présence deses condisciples qu'il a scandalisés. Quand à moi, quand je serai de retour dans ma famille, avec mon malheureux enfant, je vous promets de lui ôter toute envie de se rebeller, en lui donnant une correction proportionnée à sa faute. Vous ne le verrez plus, dans votre classe, car il est indigne de paraître devant un homme de votre respectabilité; mais, il sera peut-être le premier à regretter l'absence du collége."

Après les deux corrections, le père, traça à son fils la besogne qu'il aurait à exécuter, tous les jours. Le fils trouva le jeu dur, et au bout d'un mois, il alla supplier son père, les larmes aux yeux, de le ramener au collége, promettant de tout faire, pour faire oublier le passé. Le père se laissa fléchir, son fils fut un modèle parmi ses condisciples, et plus tard, il fit la joie de ce bon père, qu'il ne cessait de remercier, et l'honneur du nom canadien.

Voilà ce que vaut l'appui de l'autorité.

(A continuer.)

CHRONIQUE.

PÈLERINAGE NATIONAL DE LA FRANCE A NOTRE-DAME DE LOURDES.

Tout autre sujet doit céder le pas, au fait le plus extraordinaire et même le plus merveilleux des temps modernes; aussi, allons nous omettre aujourd'hui ce qui fait le sujet ordinaire de nos chroniques, depuis quelques mois, et l'*entretien de M. le curé avec ses habitants*, pour ne parler, que du grand mouvement religieux qui vient de s'opérer, en France, pour ainsi dire, sous les yeux du monde entier.

Tous nos lecteurs savent déjà qu'en 1858, la Ste. Vierge est apparue, dans une grotte, à Lourdes, à une jeune fille de 14 ans, nommée Bernadette Soubirous; qu'une source a pris naissance sur un terrain sec et aride, en présence de milliers de témoins à l'instant où cette jeune personne a creusé le sol avec sa main, sur l'ordre de Marie Immaculée; que cette source n'a pas tardé à produire plus de 100,000 pintes d'eau, par jour, et que depuis ce temps, des centaines de malades reconnus incurrables, par les médecins les plus habiles, ont été guéris sur le champ, par l'usage de l'eau de cette source.

Deux ans plus tard, une église d'une magnificence royale, a été élevée, à la gloire de Marie Immaculée, sur l'élévation dont le flanc porte la grotte où a eu lieu l'apparition.

Depuis cette époque mémorable, la grotte et l'église n'ont cessé d'être visitées par de nombreux pèlerins, venus de tous les points de la France, et on peut dire, du monde entier; et le grand pèlerinage national qui a eu lieu le 6 octobre, n'a été, pour ainsi dire, que le point culminant de ce gigantesque mouvement, puisque depuis le mois d'avril de cette année, au moins 400,000 pèlerins ont visité N.-D. de Lourdes; et que ces nombreuses visites continuent depuis, et que les chemins de fers amènent chaque jour des convois venus de toute part.

Depuis quelques mois, on préparait le pèlerinage de Lourdes, mais primitivement, la fête du 6 octobre ne devait amener dans ce lieu sanctifié par la présence de Marie, que quelques délégués des divers sanctuaires qui lui sont consacrés. Mais, aussitôt que ce pieux projet fut connu, les populations se sont senties remuées jusqu'au plus profond de leur âme, et tous ceux à qui les moyens permettaient de faire le trajet, voulaient être du convoi; et quant à ceux que le manque de ressources retenaient au pays, et empêchaient de se rendre aux Pyrénées,

ils se sont dédommagés de cette pénible privation, en se rendant en masse, dans les églises, pour y prier en union avec les pèlerins dont ils enviaient le bonheur.

En assistant à la fête qui nous occupe en cet instant, un pèlerin s'écriait : " Nous assistons aujourd'hui au plus grand de tous les miracles ; au miracle d'une résurrection ; non pas à la résurrection d'un corps ; mais, à la résurrection de l'âme, et non de l'âme d'un homme, mais d'une nation, du monde entier. Tout était mort et tout renaît." Oui, voilà un miracle capable d'émouvoir les plus indifférents, de donner la foi aux incrédules. Hier encore, la France était impie, athée, nos sacrés mystères, nos augustes cérémonies la faisaient ricaner. Depuis cent ans, elle mettait toute son énergie à détruire ses plus saintes traditions, elle donnait au monde, le scandale de tous les forfaits, et son orgueil et son incrédulité étaient montés au point de lui faire croire à son triomphe sur sa plus cruelle ennemie, la religion du Christ. Déjà elle annonçait le trépas de cette fille du ciel, et se préparait à chanter sur sa tombe, à danser sur ses ruines. Oui, hier encore, la France était tout cela, et elle mettait le Dieu de miséricorde dans la pénible nécessité d'appesantir son bras tout-puissant, sur sa tête criminelle. Quel abîme elle a creusé sous ses pas, cette nation qui avait reçu le titre le plus glorieux, celui de fille aînée de l'Eglise ! Quel profonde humiliation, elle a subie, celle qui semblait être destinée à conduire l'univers, à marcher à la tête de tous les peuples !

Mais quel changement étonnant et subit ! Celle que l'on croyait morte, est ressuscitée, elle a secoué la poussière de son sépulcre, et aujourd'hui, elle est pleine de vie ! Mais qui a donc opéré ce miracle éclatant, qui a réveillé la foi de la France, qui l'a arrachée à sa léthargie ? Sont-ce ses chefs ordinaires, les gouvernants, ses princes ? Oh ! non, ils seront

les derniers à se réveiller, si jamais ils échappent au sommeil de mort où ils sont plongés. Sont-ce les pasteurs des âmes ? Non, encore, ceux-ci se sont bornés, dans leur sagesse, à diriger et à éclairer les pieux fidèles dont ils sont chargés. Mais, qui donc a donné l'impulsion à ce mouvement prodigieux qui réjouit le Ciel, porte l'espérance jusqu'aux extrémités de la terre, et jette l'épouvante au fond des abîmes éternels ? Ce sont de simples fidèles, des laïques, des gens du monde, qui ont tout préparé, tout organisé, et qui ont, pour ainsi dire, remué l'âme de leurs frères. C'est à l'ombre de tous les sanctuaires consacrés à Marie, dont N.-D des Victoires, à Paris, a été le centre, que s'est préparé ce merveilleux mouvement religieux, sans pareil dans l'histoire d'aucun peuple. En effet jusqu'ici, on était bien parvenu à réunir des multitudes d'hommes pour le commerce, pour la guerre ; mais en appeler un si grand nombre à la fois, au moins 100,000 venants de points si divers, pour un pèlerinage, pour prier ; cela ne s'était jamais vu ! Et jamais encore on a pu dire d'aucun pays, comme de la France aujourd'hui : Elle se déroule, elle se lève, et va se jeter aux pieds de Marie Immaculée, pour lui annoncer sa résurrection, pour implorer, pour elle, le pardon et le salut, et pour l'Eglise, le plus éclatant triomphe.

Ce pèlerinage a été précédé d'une neuvaine qui a été suivie par des millions de personnes. La veille et pendant la nuit de samedi au dimanche, il est arrivé un si grand nombre de pèlerins, que toute la ville s'est trouvée, pour ainsi dire, envahie. A minuit, les hôtels, les restaurants, les maisons particulières, les granges mêmes étaient tellement remplies, que la circulation y était excessivement gênée, et qu'un grand nombre de femmes, d'enfants, de vieillards furent obligés, de coucher dehors, de manger dehors ou sous des abris préparés à la hâte. On a vu même des dames du plus haut rang, des

femmes du grand monde parisien, s'envelopper dans une simple couverture, et dormir à la belle étoile. Beaucoup de gens crurent n'avoir rien de mieux à faire que de passer toute la nuit devant la grotte, en méditation et en prière.

LA MATINÉE DU 6 OCTOBRE.

Quoique les jours précédents, le temps eût été très mauvais, ce jour-là le soleil se leva radieux, pour éclairer la scène la plus ravissante.

Bien longtemps avant l'aurore, le St. Sacrifice de la messe s'offre sur les nombreux autels dressés pour la circonstance, dans l'église, à la grotte, sur le parvis, dans la vallée, sur le flanc des montagnes. Jusqu'à un heure après midi, 8 Evêques, 2,000 prêtres offrent la victime sans tache, pour le salut de la France, pour la délivrance de Pie IX, pour le triomphe de l'Eglise. Tous les pèlerins se pressent et se succèdent autour de la table eucharistique, pour y recevoir le pain des forts, la nourriture qui donne l'immortalité.

Dans l'espace de douze heures, le sang divin a, pour ainsi dire, coulé par torrent, sur ce lieu béni, devenu un calvaire où Marie était présente comme autrefois, au pied de la Croix. 100,000 fidèles ont recueilli ce sang précieux dans leur cœur.

Vers neuf heures commença la messe solennelle célébrée par un Evêque. Ce fut le moment où la prière publique de tout un peuple s'éleva vers le Ciel pour implorer sa protection et la divine miséricorde; et en considérant attentivement ce spectacle indescriptible, on pouvoit s'écrier, dit un spectateur, que toute l'âme de cette foule immense, toute l'âme de la France, jaillissait dans un long gémissement, dans un ardent soupir.

L'APRÈS-MIDI—LA PROCESSION.

Ici, comme le matin, toute la France est représentée, quatre cents villes prennent part à la manifestation.

Aux premiers rangs de la procession sont les députés, qui ont voulu s'associer aux prières de la patrie. 252 bannières de différentes couleurs, et d'une richesse incomparable sont portées par les hommes les plus distingués, par leur rang ou leur situation. Là, les familles les plus nobles, les plus opulentes se mêlent au peuple, et c'était le temps de dire que les rangs, les âges, les conditions étaient confondus.

Jamais, dit encore un spectateur, une scène plus belle sous le ciel, jamais une émotion plus vive que celles qui se produisirent au moment où la procession se mit en marche sur trois rangs. Elle défilait au milieu d'une haie de peuple recueillie ; les fenêtres étaient garnies, les places, les rues étaient encombrées, la vallée elle-même était trop étroite pour contenir les pieux spectateurs. Les flancs, les crêtes des rochers étaient tapissés d'une foule immobile qui se découvrait et s'agenouillait devant le défilé. Le silence le plus parfait régnait partout et n'était interrompu que par des chants pieux, des invocations. Tous étaient plongés dans le plus profond recueillement, et se livraient à la prière et à leurs impressions.

Arrivée à une ile qui était le lieu du rendez-vous, la procession rencontra les Evêques qui l'y attendaient, la crosse en main, la mitre en tête. Dans ce vénérable groupe, se trouvaient Mgr. l'Archevêque d'Auch, Mgr. l'Evêque de Tarbes, Mgr. l'Evêque d'Aire, Mgr. l'Evêque de Carcassone ; NN. SS. d'Agen, de Montauban, de Luçon, un Evêque des Indes, tous éminents en science et en vertu. Il y avait aussi Mgr. de Mende, presque aveugle qui avait voulu, malgré ses soixante dix huit ans, assister à cette imposante cérémonie, quoiqu'il fut obligé de marcher à tâtons.

A ce moment, le coup d'œil dépassait toute imagination, et défilait toute description, dit encore notre narrateur. La tête de la procession était déjà au milieu de la prairie, que son extrémité opposée était

encore dans la ville. Une distance d'une quinzaine d'arpents se trouvait ainsi occupée par les bannières les oriflammes, par les pèlerins qui les portaient, par la foule qui bordait le défilé. Du haut du fort qui couronne l'éminence, du haut de l'église qui domine la vallée, du haut des montagnes qui surplombent, le tableau prenait des proportions inénarrables ; au point qu'aucuns de ceux qui ont vu ce spectacle, ne pourront l'oublier.

Les cantiques, les litanies, les prières, les chants de propitiation se succédaient sans interruption.

Après un salut solennel du St. Sacrement, la procession reprit ses rangs, gravissant les hauteurs opposées à celles qu'elle venait de descendre. Arrivée au sanctuaire dédié à Marie Immaculée, elle va déposer, une à une, les bannières de la France dans l'église, où elles doivent désormais rester comme le témoignage éternel de la foi et des supplications du pays.

ILLUMINATION.

La soirée présenta un coup d'œil ravissant, et tous les assistants avouaient n'avoir jamais rien vu de comparable. La ville entière est illuminée ; des flambeaux, des lanternes aux couleurs les plus variées, brillent aux façades de toutes les maisons, de tous les édifices. Le chemin qui conduit à la grotte, la chaussée qui s'étend devant le sanctuaire, les arbres, les arêtes des montagnes, leurs versants sont tous couverts de luminaires qui simulent un embrasement général. Des myriades de points rouges couvrent les monts d'alentour, et présentent le spectacle d'un ciel le mieux constellé. Autour de la grotte, des lanternes vénitienues suspendues à des fils décrivent des desseins capricieux, et représentent une véritable galerie de feu, devant le sacré sanctuaire. La rivière reflétant l'éclat de ces flambeaux, semble rouler des flots enflammés, des milliers de globes de feu et d'étoiles.

La foule innombrable elle-même est illuminée, et c'est elle qui présente le plus étonnant spectacle. Chaque pèlerin tient à la main un cierge allumé, ou un flambeau qui ne le quitte pas un seul instant.

L'imagination la plus vive est incapable de se figurer l'effet de ces lumières mouvantes parcourant la route, la montagne, la vallée, les bords du Gave, les plaines, et formant autour de l'église et de la grotte comme une mer de flammes agitée par la brise.

Cette illumination dura toute la nuit, et elle jettait un tel ravissement dans les âmes, que tous semblaient oublier les besoins du corps, et que le sommeil et la faim paraissaient fuir de ces lieux bénis et privilégiés. Pendant ce temps qui semblait s'enfuir avec la rapidité de l'éclair, les prêtres se succédaient à la tribune sacrée, pour édifier, instruire et prier. La foule leur répondait par des invocations. Le rosaire, les litanies, des cantiques sont sur les lèvres de tous. A toutes les heures de cette nuit plus splendide que le jour le plus ravissant, les processions recommencent. Les pèlerins se réunissent par groupes, ou mieux, en foule, et parcourent les lieux illuminés, en priant et en chantant, jusqu'à ce qu'ils soient revenus à l'église. Quant à la grotte il est impossible de s'en approcher de plus près que de cinquante à cent pas, tant les alentours en sont envahis. Quand à la fontaine miraculeuse elle est inabordable, malgré l'ardent désir que chacun a d'y plonger son bras, son pied, son visage, ses oreilles ou ses yeux. Quant à celui qui touche une fois au robinet, il ne peut plus sortir du cercle vivant qui l'enserre, vingt, trente, mille vases sont tendus à la fois, et bon gré, malgré, il est forcé de les remplir l'un après l'autre, et de les rendre à leurs propriétaires. Quand il tombe de lassitude, il est remplacé par un autre qui a le même sort.

Quand l'aurore vint éclairer le jour suivant, tous les pèlerins étaient encore sur pied, et prêts à

recommencer les actes de piété de la veille. Les jours qui s'écoulèrent depuis le dimanche jusqu'au jeudi, furent une continuation de cette grande fête, et ce ne fut que le dix au matin que la plupart des fidèles consentirent à s'en retourner dans leurs familles, pour raconter les merveilles, les prodiges dont ils avaient été les heureux témoins.

L'impression produite par ce pèlerinage a été telle, que des journalistes protestants, incrédules ou libres penseurs, venus de Londres, de Paris, et des principales villes de la France, sont unanimes pour constater le caractère imposant et recueilli de cette fête, sans précédent, et quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à avouer les miracles qui se sont opérés en présence de la foule.

Quant aux miracles, ils ne se comptent plus. Les guérisons merveilleuses, les conversions les plus inattendues, se multiplient de la façon la plus étonnante.

Un journal qui n'est rien moins que catholique, forcé par l'évidence, ne pouvait s'empêcher de dire, dans une correspondance du 8 octobre : « La journée d'hier, lundi, pourra s'appeler à bon droit, dans l'histoire religieuse de Lourdes, *la journée des miracles*. Pour ma part, dit le même correspondant, j'ai assisté à deux incidents, qui tiennent du surnaturel, et qui ont été classés immédiatement parmi les miracles du pèlerinage.

« Deux femmes de la classe ouvrière, l'une de Mortagne, l'autre de Blois, ont été guéries radicalement, immédiatement. La première a été guérie d'une maladie à la jambe, qui l'empêchait de marcher depuis cinq ans ; l'autre, sourde et muette, depuis sa naissance, a recouvré l'ouïe et la parole. A la dernière, il a suffi de se laver la bouche et les oreilles, avec de l'eau de la source de Notre-Dame de Lourdes, à l'autre de laver sa jambe malade.

« Pour ma part, j'ai été vivement impressionné à la vue de ces deux guérisons radicales, constatées

par des médecins qui se trouvaient à la grotte, en ce moment.”

Voici un fait raconté par les *Annales* de Lourdes, et que personne ne met en doute.

“ Une dame protestante étant allée à Lourdes, par complaisance pour accompagner un parent, a été tellement impressionnée, par cette suite non interrompue de merveilles, qu'elle n'a pu résister à reconnaître la vérité du catholicisme, justifiée par les faits; elle a fait son abjuration, et n'a pas voulu retarder son baptême, qu'elle a reçu dans la grotte même de l'apparition. Elle dit qu'elle n'a aucun mérite en cela, et qu'elle a cru, parce qu'elle a vu.

Les recueils religieux, les journaux, les récits des pèlerins, sont pleins de faits qui entraînent l'admiration et l'étonnement.

Maintenant, ces faits merveilleux, ces manifestations si nombreuses de la Toute-Puissance Divine qui préparent, pour ainsi dire, le salut du monde, le triomphe de l'Eglise, font-ils la gloire de notre époque ?

Un père de l'Eglise a dit que Dieu fait des miracles pour les infidèles et non pour les fidèles; que les hommes de foi n'ont pas besoin de miracles, pour reconnaître Dieu et bénir sa providence.

Que conclure de cette sentence ? Ah ! si les miracles nous sont prodigués comme à la naissance du christianisme, alors que le monde était idolâtre et enseveli dans les plus épaisses ténèbres, il s'en suit que le Maître de l'Univers a à compter avec une génération infidèle, qu'il a besoin de toute sa miséricorde pour l'arracher au sommeil et à la mort.

Oui, le monde de nos jours est descendu des hauteurs où l'avait élevé la religion du Jésus-Christ, pour se plonger dans la fange de tous les désordres, abîme creusé par le paganisme. Et pour ramener à la vie ce monde à l'agonie, ce grand moribond, il faut des prodiges, des résurrections en masse, des

miracles éclatants et parlant à tous les regards. Et aujourd'hui que le ciel vient au secours des faiblesses du genre humain, de la manière la plus visible, la France se relève en priant, et cette prière ardente la sauvera ! Et son salut arrêtera le monde sur le bord de l'abîme ! Par elle, tout ce qu'elle a perdu, sera sauvé, puisqu'après avoir lancé le scandale, jusqu'aux extrémités de la terre, elle vient donner en ces jours, ce spectacle de grande édification !

Le bruit du pèlerinage de la France a retenti jusqu'à la Ville Sainte, et l'Auguste captif du Vatican, a ouvert la fenêtre de sa prison, pour bénir le réveil de la grande nation !

Quant à nous, catholiques du Canada, unissons nos prières à celles des pieux pèlerins de Notre-Dame de Lourdes. Que cette immense démonstration ranime la foi dans nos âmes, et nous engage à adresser au ciel les invocations les plus ferventes pour obtenir le salut de la France, celui du monde, le triomphe de l'Eglise, la délivrance de son chef vénéré ; et comme nous sommes dans le mois consacré au souvenir des âmes du purgatoire, demandons ces faveurs par l'intercession de ces amies de Dieu, qui n'oublent jamais de nous rendre au centuple tout ce que nous faisons pour elles.

MONDE RELIGIEUX.

CHAPELLE DU PRÉCIEUX SANG, A ST. HYACINTHE.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que les travaux extérieurs de cette chapelle sont terminés, si on en excepte quelques ouvertures.

Le coût de ces travaux monte à la somme de £2,647.14.7. Sur cette somme, les souscripteurs ont fourni, depuis deux ans, £1,306.2.0, et M. le curé, le Révd. M. Lecours, £810-0-0 sur ses revenus. La somme liquidée s'élève donc à £2,116-2-0 et laisse un déficit de £531-14-7.

Maintenant, les travaux intérieurs nécessiteront au moins £2,500.0.6, qui, réunis au déficit, forment la jolie somme de £3,031-14-7.

M. le curé n'ayant pour le moment, que des dettes en perspective, a été forcé de suspendre momentanément les travaux : mais il espère que la charité publique ne le laissera pas longtemps dans l'embarras où il se trouve. Cette œuvre est trop sainte, elle a reçu trop d'approbation et d'encouragement de la part de nos Evêques, des membres du clergé en général, et d'un très grand nombre de laïcs, pour être abandonnée en si belle voie. Pour ranimer le zèle de tous les catholiques de la Province Ecclésiastique, rappelons les avantages spirituels accordés à ceux qui contribuent à ce précieux monument sacré. Toutes les personnes qui enverront, à M. le curé de N.-D. de St. Hyacinthe, seulement 25 centins, auront leurs noms inscrits dans un registre et déposés sous le maître-autel de la chapelle, et tout prêtre disant la messe, à cet autel, ou à un autre autel élevé dans le même édifice, fera « Memento » pour tous les souscripteurs, vivants ou morts. Il se dira aussi pour eux une messe, le 15^{me} jour de chaque mois : de plus, ils auront part à toutes les neuvaines et prières qui se font tous les jours, par les religieuses du Précieux Sang.

La légère aumône que chacun fera, sera récompensée dans le temps et l'éternité par les faveurs les plus signalées, et tous ceux qui comprennent l'efficacité du sang de Jésus, versé pour tous, s'empresseront de venir seconder le zèle admirable du Révd. M. Lecours, qui nous charge d'offrir ses plus sincères remerciements à tous ceux qui lui sont venus en aide.

Mardi, 5 octobre, a eu lieu, à Arthabaskaville, l'ouverture des classes du collège commercial, qu'on vient de fonder en cet endroit, et qui est placé sous la direction des Frères du Sacré-Cœur.

de la brochure de M. l'Abbé Benjamin Paquet, du Séminaire de Québec, ainsi que l'Université-Laval viennent de recevoir une haute approbation de la *Civita Catholica*.

Le libéralisme.

Hopital du Sacré-Cœur.

Le 10, au prône de toutes les églises de Québec, a été lue une circulaire de Mgr. l'Archevêque, invitant les citoyens à fournir des objets qui devront être mis en loterie, en faveur de l'Hôpital de St. Sauveur. Nos campagnes elles-mêmes seront priées de prendre des billets à cette loterie: l'un de ces billets, nous dit-on, sera une bourse de \$500.

Eglise de la Bonne Ste. Anne.

On a interrompu, à cause de la saison, les travaux de l'église de la Bonne Ste. Anne. Déjà les murs s'élèvent à plusieurs pieds au-dessus des fondations, qui ont dû être considérables, à cause de la nature du terrain où elles ont été jetées. Le pieux sanctuaire, lorsqu'il sera terminé, aura à l'intérieur 150 pieds de longueur, 60 de largeur, et au delà de 40 de hauteur. Il sera tout construit en pierre de taille, extraite des carrières de Deschambault.

FAITS DIVERS.

AUX ÉMIGRANTS.—Un de nos compatriotes, dit le *Pionnier de Sherbrooke*, récemment parti du canton de Weedon, en ce district, pour aller tenter fortune dans la Grande République, nous écrit de Lewiston, Maine, en date du 27 octobre dernier.

“ Si vous aviez un moment pour écrire un article dans votre journal, afin d'arrêter les Canadiens d'é-

migrer aux Etats-Unis, vous leur rendriez un grand service ; car toutes les villes, tous les villages regorgent d'émigrés, dont un grand nombre sont sans emploi. Ceux qui ont de l'ouvrage sont obligés de dépenser tout ce qu'ils gagnent pour pension, loyer de maison, chauffage, de sorte qu'il leur reste peu de choses sur le salaire du mois. La maladie fait de grands ravages dans la ville où je demeure.»

LA VILLE DE BOSTON.—Samedi, le neuf au soir, une incendie s'est déclarée dans Boston, et a promené ses ravages, sur la ville, pendant 15 heures durant. La partie qui a été détruite par l'élément destructeur est la partie commerciale, et les édifices les plus considérables de la cité ont été réduits cendres. Dans certains endroits, les flammes étaient tellement ardentes, que les pompiers furent forcés de céder le pas à l'incendie, et de lui laisser champ libre. Elle sut profiter de cette liberté, puisque dans l'espace de quelques heures, elle a complété la ruine de plus de 20,000 personnes.

Les pertes sont énormes. Elles s'élèvent, dit on, au-dessus de \$250,000,000. Rien n'était plus navrant que le spectacle, que présentait la ville, dans cette nuit épouvantable pour elle. Rien n'était plus désolant que de voir des centaines de familles, hommes, femmes, enfants, courant ça et là, à travers les flammes, s'appelant, se recherchant, poussant des cris de désespoir.

Qui pourra réparer tant de ruines ! Déjà, pourtant les secours arrivent de toute part.

—Notre parlement provincial est en session depuis trois semaines ; et ses travaux vont assez rapidement.

GERMAIN

OU

L'AMI DU TRAVAIL.

Vers la fin du mois de mai 1802, un jeune homme d'une vingtaine d'années s'arrêta dans un des plus pauvres villages du midi de la France. Sa présence parmi de pauvres gens ne fut pas remarquée, car il était comme eux dénué de toute richesse. Il n'apportait que quelques chemises au bout d'un bâton et, dix écus dans sa bourse de cuir. On le laissa se caser tranquillement à l'extrémité du village sur le versant d'une montagne aride, et nul ne sougea à lui demander d'où il venait, ce qu'il était, ce qu'il prétendait faire. Je vous le répète, il ne faisait pas grand bruit; il était pauvre, il était arrivé sans tambour ni trompette; c'était là, n'en doutez pas la cause de l'indifférence générale à son égard.

Ce nouveau venu se nommait Germain. Il était orphelin, et ne possédant ni champ ni maisonnette dans son hameau, il s'était avisé d'accourir planter son drapeau dans un pays mal cultivé et peu fertile. Germain avait ses raisons pour agir ainsi. Il était grand travailleur, courageux, honnête et rempli d'intelligence; il comprit qu'avec tout cela il lui serait facile de former un petit établissement dans un village où le terrain coûtait peu de chose. En effet moyennant quelques écus il fut reconnu possesseur de deux arpents; dans l'un il y avait

plus de pierres que de terre ; dans l'autre on n'y voyait que cinq petits arbres fruitiers bons tout au plus pour faire un fagot.

Germain se dit, après s'être installé dans sa propriété :

“ De cela je ferai quelque chose de bon. Mais avant tout il faut songer à me loger. J'ai un arpent qui ne manque pas de pierres, et ces pierres serviront à bâtir ma maisonnette.”

Germain se mit tout de suite à l'œuvre ; sans l'aide de personne, il réussit à construire une petite chaumière où il fut à l'abri des injures de l'air. Quand cet important travail fut terminé, il songea à se procurer des vivres pour la froide saison. Il sema ou planta quelques légumes et fit des vœux ardents pour que sa semence portât des fruits, car les dix francs qui lui restaient commençaient à s'épuiser, et il fallait vivre.

Une heureuse circonstance lui permit d'attendre patiemment la récolte.

Un propriétaire des environs eut besoin de pierres ; Germain qui n'en manquait pas, offrit de lui en livrer à bon compte, et le marché fut accepté. Notre laborieux villageois remplit de pierres pendant deux semaines les voitures du propriétaire, et, tout en se débarrassant de ces hôtes incommodes, il obtint quelque argent qu'il employa sagement selon son habitude. Il acheta quelques instruments de labourage et des semences qu'il jugeait bonnes pour ses terres.

Je vous l'ai dit, Germain était intelligent, aussi tout lui réussit ; il fit de grandes choses avec rien. A l'approche de l'hiver il avait des légumes en quantité dans sa maisonnette, et il pouvait voir passer le froid sans le redouter, car il possédait plusieurs fagots pour sa petite cheminée.

Quand parut la saison des glaces, il employa ses bras dans une forêt voisine ; il devint bûcheron et petit à petit il amassa une somme d'argent assez ronde. Cette somme trouva son emploi au retour de la belle saison ; elle donna des semences, des arbustes et plusieurs bipèdes à Germain. Ce brave jeune homme fit merveille cette année, et ses deux arpents se prêtèrent de bonne grâce à toutes ses exigences. Ils n'y perdirent pas, car de maigres et arides qu'ils étaient ils devinrent rians et féconds, au grand étonnement des villageois et à la joie de leur propriétaire. Cependant le village, qui ne s'était nullement occupé de l'arrivée et de l'installation du jeune étranger fut bien surpris de tout ce qui se faisait sur le penchant de la montagne ; les langues commencèrent à s'agiter, ce fut à qui jugerait le laborieux cultivateur.

Les villageois Bernard et François se rencontrèrent un jour au bas de la propriété de Germain, et, après avoir longtemps contemplé les richesses croissantes du héros de cette histoire, ils eurent ensemble la conversation suivante :

— Sais-tu bien, François, dit Bernard en montrant les arpents couverts d'une belle végétation, que nous sommes tout-à-fait joués par ce petit Germain qui s'est planté ici comme un champignon ?

— François.— Le tour est plaisant, ma foi ; j'en'aurais pas voulu de ce terrain pour cinq francs, et maintenant il vaut pour le moins deux cents écus. Il a trouvé le bon moyen de faire fructifier les plus mauvaises terres du pays.

— Bernard.— Dans tout cela il y a du bonheur.

— François.— Du bonheur ! peut-être ; mais il y a encore plus de travail ; ce me semble.

Bernard.—Germain ne fait pourtant pas plus de besogne que nous.

François.—Je t'en demande pardon. C'est un gaillard qui ne se repose qu'à la dernière extrémité, et qui, si je ne me trompe, passe la nuit aux champs.

Bernard.—Les commères du village sont d'un autre avis ; elles s'en vont disant mystérieusement que Germain a des intelligences secrètes avec des esprits tout-puissants.

François.—Fort bien, mais tu n'ignores pas que tout le monde se rit des propos de ces commères ; nous ne vivons plus, grâce aux instructions de nos prêtres, dans un temps où l'on croyait aux sorts et à une foule d'autres folies semblables. L'envie, mon cher Bernard, rend bien injuste et fait débiter bien des méchancetés aux sots. Germain a fait des jaloux, et plusieurs de nos amis ont prononcé contre lui plus d'une menace.

Bernard.—Et n'ont-ils pas un peu raison ? avoue que ce Germain est un sauvage. Il ne daigne pas nous fréquenter.

François.—Tu te trompes ; j'ai eu le plaisir de lui parler souvent, et je l'ai trouvé très-liant, très-sociable. Ce n'est pas lui qui nous fuit, c'est nous qui le chassons par nos propos haineux et par les réponses peu gracieuses que nous lui faisons. Entre nous soit dit, quel profit aurait-il en nous fréquentant ? nous ne sommes pas très-laborieux, nous sommes souvent au cabaret, où nous perdons en un jour plus d'argent que nous n'en gagnons en une semaine. J'approuve en tous points la conduite de Germain. Si nous agissions comme lui, nous serions tous beaucoup plus heureux. M. le curé nous le disait encore il n'y a pas longtemps,

et certes M. le curé sait bien ce qu'il dit. Je commence à croire que notre village n'est pauvre que par notre faute. Il ne tiendrait qu'à nous d'être plus heureux, et de voir une abondance et une félicité sans nuages régner au milieu de nous.

(A continuer.)

Compagnie d'assurance mutuelle contre le feu de Stanstead et Sherbrooke. capital \$415,519.50.

Tous les cultivateurs devraient s'assurer à cette compagnie, établie en 1835, parce qu'elle est la plus prospère de toutes celles établies en Canada, et que la manière sûre et soignée dont ses affaires sont conduites, lui permet d'assurer aux taux les plus réduits: En effet, assurer des bâtisses de la valeur de \$1,000 pour \$2.50 à \$4.00, c'est bien le plus bas prix qui puisse être exigé; de même, ne payer que \$6.00 pour un magasin de la valeur de \$1,000, c'est à décider les plus indifférents à leurs intérêts.

Le tableau suivant démontre que cette Compagnie ne peut être plus prospère, puisque ses affaires se sont plus que doublées dans l'espace de sept ans, tandis que ses pertes sont très restreintes.

| Aunées. | Police en force. | Propriété couverte. | Billets de prime. | Pertes. |
|---------|------------------|---------------------|-------------------|-----------|
| 1866 | 2841 | 2,487,034.29 | 182,978.03 | 6,231.63 |
| 1867 | 3195 | 2,837,148.10 | 208,823.91 | 7,624.60 |
| 1868 | 4079 | 3,700,318.93 | 273,864.26 | 19,764.55 |
| 1869 | 4659 | 4,137,121.93 | 307,262.98 | 14,585.38 |
| 1870 | 5126 | 4,503,572.00 | 343,479.06 | 13,599.40 |
| 1871 | 5605 | 5,130,347.00 | 380,603.49 | 7,986.30 |
| 1872-6m | 5860 | 5,484,850.00 | 415,519.50 | 2,366.68 |

Officier: Hon. Edward Hale, M. C. L.; Président.

Hon. A. G. Woodward, Secrétaire.

Directeurs: Hon. Edward Hale, M. C. L.; Hon. J. G. Robertson, Très-Provincial; Col. B. T. Morris, Charles Allen, écr.; G. K. Foster, directeur B. C. de l'Est; A. A. Adams, directeur B. C. de l'Est; Geo. Pompy, écr.; A. W. Kendrick, écr.; Eros Léournéau, écr.

L. E. BOIVIN, Agent pour New-Liverpool et les environs.